

GISÈLE BIENNE

La malchimie

RÉCIT

un endroit où aller

ACTES SUD

pour Évelyne, que je remercie

*à Brigitte, la petite sœur
en souvenir de notre frère adoré*

*Je le dis ici sans fierté, sans vouloir
prétendre à la moindre importance.
Elle voulait être rassurée sur ses chances
et elle voulait l'être par moi. Qu'est-ce
que je pensais ?*

DAVID RIEFF,
Mort d'une inconsolée.
Les derniers jours de Susan Sontag.

*Plus de 66 600 tonnes de pesticides sont
utilisées en France chaque année dans les
cultures agricoles (90 %) ou horticoles
(10 %). Ce qui représente plus de 2 kilos
de pesticides (fongicides, herbicides et
insecticides phytosanitaires) chaque
seconde (compteur).*

Statistiques de *Planetoscope*,
année 2016.

LA BIFURCATION

LES TRAMWAYS circulent en bas dans l'avenue, mauves, verts, jaunes, bleus pendant qu'en haut la tourterelle se pavane sur la balustrade du balcon. Sa gorge palpite et son œil rond m'observe, je l'ai apprivoisée comme mon père jadis avait apprivoisé la sienne. Des pétales papillonnent mollement dans l'air tiède, une abeille s'est collée contre la vitre. Je rentre de la médiathèque. En évidence sur une table un livre m'avait attirée, *Mort d'une inconsolée* de David Rieff, son sous-titre : *Les derniers jours de Susan Sontag**. De la romancière et célèbre essayiste américaine Susan Sontag, je possédais deux ouvrages traitant de la maladie, un autre de la photographie et le premier tome de son journal, *Renâitre*. J'ai lu, à la médiathèque,

* David Rieff, *Mort d'une inconsolée*, Climats, 2008.

les premières et dernières pages du livre et entendu ces paroles de Susan Sontag à son fils qui, analyste politique et grand reporter, arrivait tout juste du Moyen-Orient : “Il y a peut-être quelque chose qui ne va pas.” “L’un des résultats n’a pas l’air très bon. Ce n’est sans doute rien.” “Ce n’est probablement rien.”

Le récit traite de la dernière maladie de Susan Sontag, une leucémie. L’écrivain, ce fut pour le fils une façon d’accompagner de nouveau sa mère au cours de ces neuf mois d’épreuve. Pour moi, une rencontre troublante venait d’avoir lieu avec un livre, je ne me l’expliquais pas, c’était ainsi.

Susan Sontag ne pouvait pas mourir, pas elle. La mort était l’épouvante absolue. Ne plus être rien quand chaque instant était tout, y songer déclenchait chez elle un refus total et une immense panique. Chaque jour lui réservait de passionnantes découvertes, comportait d’intenses promesses de vie. Son appétit de durer était insatiable. Vivre était agir, était transmettre, était lire, écrire, était jouir de sa propre intelligence et de celle des autres, vivre était inscrire une trace. Aller de l’avant, n’avoir jamais à quitter ce monde, beau, laid, morose,

surprenant... Son fils devait la conforter dans son espoir et sa capacité à vaincre la maladie. Ce qu'il fit. Et il se demande s'il a bien agi en étayant cet espoir, s'il est parvenu à être secourable. J'ai refermé le livre, couru chez mon libraire pour l'acheter, il me le fallait absolument. J'arrivai après la fermeture du magasin. Pourquoi ne l'avais-je pas emprunté à la médiathèque, vouloir le posséder immédiatement était stupide.

Nord-sud, sud-nord, d'Orgeval à Hôpital-Debré et gare TGV, les tramways traversent la ville, se croisent toutes les quatre minutes sous mes fenêtres. Le timbre aigu de leurs cloches martèle le crâne des riverains et j'en suis. Déménager ? Certains l'ont fait, je m'en sens incapable. La chambre est une maison dans les hauteurs, elle est aussi une loge d'artiste, mon musée personnel. Le ciel a rosé. L'abeille sur la vitre ne bouge pas mais elle respire. La tourterelle a refait un tour, elle se sait regardée. Lorsqu'elle s'est mise à roucouler face à la fenêtre, la sonnerie du téléphone s'est déclenchée. Je suis allée me chercher une bière à la cuisine. Il me restait à préparer la prochaine séance de l'atelier d'écriture que j'animais dans un quartier de la ville,

une vingtaine de personnes écrivaient sur le thème des maisons, tout ce qui tient lieu de maison aux humains sur la Terre. Leurs textes étaient bons et les séances se déroulaient dans une atmosphère amicale. On a appelé une seconde fois. La tourterelle a voleté jusqu'à la balustrade de la fenêtre, s'y est perchée en laissant échapper un rire aigrelet si drôle que j'ai ri avec elle. L'oiseau paraissait à la fois effronté et craintif.

J'ai décroché. "Je peux te parler ?"

La voix de Corinne, "te parler" ?

La conversation serait longue. Dans le fauteuil au fond de la pièce, j'ai pensé à l'escargot dans son bol tapissé de feuilles de salade sur ma table de cuisine. Il était mon pensionnaire depuis un mois, rescapé d'une laitue. J'ai lu quelque part que certains escargots vivent jusqu'à l'âge de trente ans. Le cou de la tourterelle oscillait. Ses ailes ont bougé, elle s'était déjà posée sur mon épaule.

"Tu peux."

"Sylvain est à l'hôpital pour une leucémie aiguë."

J'ai dit "non", ou ne l'ai pas dit, ou seulement intérieurement, et dans le silence qui a suivi, oubliant le livre de David Rieff,

oubliant qui j'étais, où j'étais, j'ai vu la marée de l'herbe. Elle se déployait sous mes yeux avec ses touffes de roseaux vigoureux, ses scintillations, ses fleurs sauvages, ses vagues ondoyantes. Et j'ai vu l'arbre, seul au milieu de la marée, le saule, je décelais dans son tronc la fente qui pouvait recevoir un enfant. L'herbe, l'arbre, le ciel, et nous, Sylvain, Gabrielle, perdus chaque matin d'été avec les bêtes dans cet îlot de verdure, lui-moi à quelques centaines de mètres de la forêt, ensemble pendant dix années, liés par le pacte de l'herbe. Le vert, le bleu, il n'y avait pas de solitude. Si, il y en avait, ni bonne ni mauvaise, cela dépendait de l'éclat de la lumière, des nuages, du brouillard, de l'humeur de nos parents, de celle des bêtes.

D'autres vagues ont déferlé. Celles de la plaine des après-midi d'été caniculaires. Nous avons travaillé autant que les hommes, les ficelles des gerbes ont rougi nos doigts, les ronces et les chardons griffé nos chevilles. Au bout du champ, nous sommes des cabris dans les chaumes. Les chemins crayeux sont d'une blancheur irrésistible. Malgré l'orage qui menace, notre père nous laisse aller, nous filons. Une descente s'amorce et c'est comme si nous arrivions

au bord d'un continent. Nous posons nos fesses sur la craie du chemin et regardons le monde à nos pieds. L'horizon s'obscurcit, anthracite, violet. Une bourrasque suivie d'une levée de poudre blanche, le premier éclair perfore l'écran du ciel. Nous demeurons stoïques sous les roulements du tonnerre, la pluie qui tourne à la grêle et s'abat sur nous. Nous pourrions mourir nus sous l'orage en riant aux éclats ou en soupirant d'aise.

Et le claquement mat du ballon rebondissant sur le bitume des ruelles m'est revenu. Envolées, passes inattendues, le ballon mène la danse. Comme les hirondelles au-dessus de nos têtes, nous y allons de nos virevoltes. Notre mère nous rappelle à l'heure du dîner mais nous avons rejoint la bande des footballeurs.

D'un côté cela, de l'autre ces mots que je saisis mal, "unité de soins protégés", "chambre stérile", "chimio", "polychimio", "moelle osseuse", "blastes". L'or du couchant emplissait ma chambre. La plaine n'était pas loin, le vignoble non plus. L'ombre de la dentelle des rideaux, celles de la lampe et des petits soldats de plomb se découpaient très nettes sur le mur du salon. Les yeux de

sulfure de la poupée étincelaient. Je dirai un jour la beauté des yeux hallucinés des poupées, l'histoire, le savoir, la mémoire des poupées. La mienne, éternelle enfant de cent trente-cinq ans, trône sur la commode, robe blanche, cheveux bruns, folle, sage, folle, comme je l'étais, comme nous l'étions tous. Des senteurs pénétraient dans la chambre, une usine dans la plaine déshydratait des luzernes. Le soleil a basculé au bout de l'avenue derrière les collines du vignoble et les dernières ombres se sont évanouies.

Corinne, la femme de mon frère, le petit, le plus grand des petits ; l'aîné, c'était Marc. Chaque jour jusqu'à mes dix-sept ans, on nous avait vus ensemble.

“Il est à Robert-Debré.”

“Hôpital-Debré”, le terminus de la ligne A, le tram qui passe en bas de chez moi. “Debré”, notre mère n'en est jamais sortie, je ne l'ai pas dit ; j'ai dit que j'irai le voir.

“Demain, tu pourras ?”

“Je pourrai.”

Avait-il eu des symptômes ? Comment savoir, il ne se plaignait jamais. Les résultats d'une analyse de sang routinière avaient alerté le laboratoire. On avait procédé à une

seconde analyse et un rendez-vous avait été pris sur-le-champ avec l'hôpital. Leucémie aiguë, autrefois on disait foudroyante, aiguë ça foudroie moins, chambre stérile... les leucémiques n'étaient pas tous en chambre stérile. J'ai noté un numéro de téléphone.

“Pourquoi ça nous arrive ? On était bien.”

Ils étaient bien, avaient enfin tout, tout ce qui rend à chacun l'existence plus douce, tout ce qu'on a pu se procurer avec l'argent du travail et qui devrait permettre de se reposer un jour du travail. Les longues journées de tracteur pour Sylvain, les années de Corinne à l'usine de bonneterie qui avait fermé et mis les ouvrières au chômage. Sylvain et Corinne, le mariage réussi de la ville et de la campagne, de l'usine et des champs. Sylvain était hospitalisé au CHU de ma ville, à cent vingt kilomètres de chez lui, de l'oasis qu'il avait aménagée avec Corinne.

Les caresses de chat, les services mal payés, les coups bas, Sylvain en avait eu son compte, jeune. Parler haut le protégeait et il choisissait ses mots, connaissait leur valeur. Si tu ne t'imposes pas, on te marche dessus. Ces gens qui vous écrasaient d'une parole, d'un regard, qui vous passaient devant, il leur lançait une boutade puis, ironique :

“Riez, riez donc, vous n’êtes pas mort.” Tenir ses engagements était sa morale, se défendre par la riposte sa méthode, plaisanter son chant de ralliement et il ralliait du monde autour de lui, il possédait ce magnétisme. Sylvain était ouvrier agricole.

Commençons par le commencement, s’il y en a un.

Il y a la chambre des enfants, ses miroirs, son parquet, ses meubles cirés et les grands lits. Il y a la profondeur des granges, l’ombre des greniers et des mansardes abandonnées dans la maison de notre père. Il y a des images. De fourches, râteaux, pelles, remorques, brouettes, tracteur, outils qui traînent dans la cour, jouets oubliés dans la boue. Les odeurs, de foin, litière, lilas, seringa, cirage, moisissures, chocolat chaud, compote de pommes, gâteau de riz et eau de Cologne. Il y a. Il y avait. Les promesses, tenues, non tenues, les dépits, les colères. “Tu m’as laissé tomber, tu marches avec eux. Tu n’es plus mon frère, je ne suis plus ta sœur”, et au bout du compte nous revenons l’un vers l’autre. Sur son poignet la marque de mes dents, sur le mien celles de ses ongles. “C’est rien, ça...” Nous faisons la paix. Il me refille une tête de poupée trouvée

dans une décharge, j'accroche à son cou un corps de chiffon. Dans le dos de notre mère qui nous achète du Saint-Exupéry, je donne à Sylvain de quoi se payer un *Kit Carson* ou un *Buck John*, nous n'avons jamais raffolé du *Petit Prince*. Ce n'est pas un mou-ton que je lui dessine mais des Indiennes à cheval, crinière au vent, poitrine haute et regard fier. Il les vend à des camarades et me fauche les plus beaux timbres de ma collection. Nous échangeons nos chewing-gums cent fois mâchouillés et prévoyons de fuguer. Huit jours en forêt, nous irons de clairière en clairière. Une date est arrêtée et notre plan est au point. À l'instant du départ, Sylvain me lâche.

J'ai refermé la fenêtre, allumé la lampe de bureau et ouvert mon encyclopédie. J'ai alors songé au livre de David Rieff, à la personnalité de sa mère d'une beauté de louve. J'ai lu : "Leucémie aiguë : variété de leucémie caractérisée par la prolifération de cellules hématopoïétiques immatures ou blastes. Responsable d'une insuffisance médullaire profonde (situation assez proche d'une aplasie). On distingue les leucémies aiguës lymphoblastiques et les leucémies aiguës myéloblastiques."

De l'encyclopédie, je suis passée à l'ordinateur. Spécificité de la maladie, durée des soins, chances de guérison, de rémission, récurrences, séquelles, taux de mortalité, causes. Au sujet des causes j'ai interrogé le CIRC, le Centre international de recherche sur le cancer, parce que la profession qu'exerçait mon frère l'exposait à des produits toxiques. Le CIRC avait évalué et classé une soixantaine de pesticides. Parmi eux, en mars 2015, le glyphosate (herbicide), le malathion et le diazinon (insecticides) avaient été classés cancérigènes probables ; les insecticides tétrachlorvinphos et parathion comme cancérigènes possibles. Le benzène apparaissait comme cancérigène avéré pour l'homme et entrait dans la composition de certains pesticides. En octobre 2016, le CIRC avait évalué et classé cinq nouvelles substances utilisées comme pesticides.

J'ai dix ans, mon avenir est avec Sylvain. Une petite ferme avec des chevaux, des journées entières auprès des bêtes dans un périmètre bien circonscrit qui nous semble illimité, un potager pour lui, un jardin d'agrément pour moi, des arbres, des fleurs, et des soirées à peaufiner des projets. Est-ce

que j'ai rêvé seule ? Les rêves ne se disent pas. Je crois n'en avoir rien oublié, seuls les idiots savent ne pas oublier. Quelle est ma dose d'idiotie ? J'ai dix-sept ans, je rêve que nous sommes à Paris, serveur et serveuse dans des bars pour artistes. Nous logeons dans des chambres de bonne contiguës, par nos étroites fenêtres les toits de Paris sont un tableau. Les artistes sont connus pour être loufoques et généreux. Avec l'argent de nos pourboires, le dimanche nous nous payons le cinéma, deux films d'affilée.

J'ai vingt ans, ce n'est pas un rêve. Sylvain et moi traçons notre sillon de chaque côté d'une ligne de démarcation qui s'est creusée malgré nous. Je suis étudiante, il conduit le tracteur de son patron, laboure, ensemence, moissonne les champs de son patron et les "traite". "Traiter", il a commencé jeune. On traite contre les maladies, pour les rendements, la propreté. On traite dans la plaine de façon préventive, curative, et intensive toujours. On traite, c'est radical et ça rapporte. Les engrais, les produits phytosanitaires, la terre absorbe tout cela. Son blé, aux épis drus et courts sur tige, donne en moyenne cent quintaux à l'hectare, dans certains endroits ça grimpe

jusqu'à cent dix ou cent vingt quintaux, on les appelle "les 120". La plaine et le vignoble sont gâtés "côté traitements", la vigne cinq fois plus peut-être que les champs.

Les tramways en bas ne se croisent plus que toutes les neuf minutes et la tourterelle a rejoint ses quartiers de nuit. L'abeille aura froid, plaquée dehors contre la vitre. Je souffle sur ses ailes, la décolle du carreau et la dépose sur le bord d'une coupelle d'eau sucrée. Le ciel a viré au bleu marine avec, à l'ouest, des traînées jaune orangé. L'abeille descendue dans la coupelle en pompe le liquide sucré.